

Moustache à la Fu Manchu, boots Denson, velours rouge et pantalons noirs

MARC ZERMATI

Le festival punk de Mont-de-Marsan, l'Open Market, "Metallic KO", la bande du Drugstore... Le volcanique patron du label Skydog, mort le 13 juin, était de toutes les légendes souterraines. Hommage.

PAR PATRICK EUDELIN

JE ME SOUVIENS DE LA PREMIÈRE FOIS, DE LA PREMIÈRE RENCONTRE. Je Chante Le Rock Electrique d'Yves Adrien était sorti, "Rose Poussière" également. Je lisais le NME avec Nick Kent, Cream avec Lester Bangs. Et j'allais enfin à cet Open Market dont j'avais tant entendu parler. Depuis sa première adresse, en fait, rue du Roule. Yves Adrien y officiait, il y avait ce Marc Zermati qui signait sous le nom de Doktor Mozak dans le Parapluie. Etais-je encore un peu timide, trop impressionné pour ne pas m'y être rendu auparavant ?

Les Halles. La rue Saint-Denis avec encore ses péripatéticiennes en cuissardes vernies et minikilt écossais. Comme des dizaines de Miou-Miou et Catherine Jordan pressées, alors, dans le hall des innombrables hôtels de passe. Et puis la rue des Lombards. Et cette boutique anonyme, à côté d'un café à zinc et flipper. Rien. Aucun décor, ni vitrine. A l'intérieur, c'était pire. Une douzaine de disques qui se battent en duel dans les bacs. L'austérité. L'Open Market, c'est peu de le dire, ne faisait rien pour attirer le chaland. Sans parler des Hells de Crimée qui trainaient près de l'endroit, des rockys du samedi, guère fans, en général, de gamins au look Bowie. Je rentre. Un mec à cheveux courts, l'air désagréable, me regarde, s'attarde sur mes boots python, ma coupe à l'artichaut *Keith R/Rod S.* Ce pourtant amant — un temps — de Mick Jagger (il s'appelle Bruno Caruso comme je l'apprendrai bientôt) n'apprécie guère. De son propre aveu, il n'aime pas "les tantes".

Il avait sorti son premier disque sous le label Skydog. "Grease" des Flamin' Groovies, avec leur "Slow Death".

Cela me faisait un truc à acheter, au moins.

Je me dirige vers la caisse, au fond du magasin. A la frange et tignasse, aux fringues noires sur une silhouette squelettique, je le reconnais immédiatement. Adrien ! Pour me faire accepter, je joue l'érudit. C'est "A Wizard, A True Star" de Todd Rundgren qui passe sur la sono locale. En glorieuse mono façon auto-tamponneuse. Je fais mon malin. Je n'ai que dix-huit ans et Yves Adrien m'impressionne plus que je ne saurais dire : "Je cherche les premiers Rundgren, 'Runt' notamment... avec 'We Gotta Get You A Woman' et son côté Neil Diamond... — Marc a peut-être ça en haut. Demande-lui." Et Adrien se désintéresse. "Je vais écrire sur le rock'n'roll dans *Best*. Je vous prends 'Grease'. Je vais faire un truc dessus. Lebrun est d'accord. — Tu aurais dû me dire... je t'aurais fait entrer à *Rock&Folk*." Etais-je accepté ? Déjà ? "Tu y travailles. Mieux vaut être le premier du village que le second à Rome." Adrien ne me répond pas. Je reste encore un peu, regarde les rares disques pour me donner une contenance, choisis une compile rockabilly avec Alis Lesley. Plus branché, en cette douce année 1973, non, je ne vois pas. Imparable. Adrien ne daigne même pas m'encaisser. C'est un chevelu en veste velours qui se charge de cette basse besogne. Un souriant, un vrai gentil. Jacques Dauty ! En fait, l'associé de Marc. "Alors, tu écris pour *Best* ? Reviens nous voir."

Pour revenir, je suis revenu ! Et j'ai rencontré Marc dès mon deuxième passage. Moustache à la Fu Manchu, boots Denson (marque concurrente d'Anello & Davide, chérie par Bob Dylan), velours rouge et pantalons noirs. Il dégage et intrigue. Il habite au-dessus. Et m'y invite dès ce jour-là. En haut, Nico, silencieuse, boit un thé. Et on y écoute religieusement "Planet Waves", sorti le jour même. Sur la table basse, une assiette remplie de coke.





Photo Dalie

Marc Zermati avait un caractère, disons, entier. Il était facile de se fâcher avec lui

Marc m'en propose. Je suis jeune, connais mal encore le produit, j'ai peur de mal le supporter devant un tel aréopage et de me ridiculiser. J'imagine une nausée... Adrien, qui n'en a pas pris non plus pourtant, ricane alors et lâche : "Eudeline, bébé grenadine." Tiens, il connaît déjà mon nom ? Néanmoins, abominablement vexé, évidemment, je change d'avis et sniffe un rail long comme le bras en m'efforçant de paraître le plus impassible possible. Nico sort de son silence et, au sujet de "Planet Waves", lance : "On dirait une bande dessinée." Comme c'est Nico, je décide que cette phrase est puissante et profonde. Même si, aujourd'hui encore, je me perds en conjectures : qu'a-t-elle voulu dire ?

La cave où répétaient les Young Rats et autres incarnations du groupe de Henri Paul (alors obsédé par Wilko) et où, moi-même, je rodais laborieusement les premières moutures d'Asphalt Jungle, le café à côté, Georgina et Marie, les très jeunes fiancées de Marc qui lui valurent procès (comme sa détention, un temps, d'une édition pirate de "Tintin Au Pays Des Soviets"), et toutes ces sommités prépunk qui

Un cran d'arrêt sous la gorge

"ON VA VOUS FAIRE LA PEAU, MAIS D'ABORD VOUS ALLEZ RAQUER."

L'action se déroule au siècle d'avant, au Moyen Age, dans les loges d'un genre de Gibus à Hambourg, Marc et moi accueillons deux représentants de CBS Allemagne, en collant à chacun un cran d'arrêt sous la gorge...

A cette époque, dans nos esprits aussi affûtés, ces mecs-là représentaient l'ennemi même si nous nous entendions avec certains directeurs artistiques... Marc jouait à Al Capone, nous aimions le chic gangster... La maison de disques nous avait menti et ne nous avait absolument pas soutenu financièrement...

En plein période de paix, ces deux travailleurs étaient venus accompagnés des Lords Of The New Church, nous applaudir à la fin d'une tournée particulièrement éprouvante, mais très rigolote. Notre accueil était une farce, colossale finesse, rigolade maximum et, du coup, les deux représentants nous emmènent boire le verre de la réconciliation dans un de ces établissements nocturnes, fort distingué où, avec la complicité de Stiv Bators et de Kenny (l'ancien bassiste de Sham 69), un grand philosophe, nous leur avons fait claquer en liquide le budget promotion prévu pour la tournée. Nous avons fait les 400 coups, Marc était mon grand frère...

Tony Antoine Truant

venaient en visite... J'allais découvrir tout cela, devenir un habitué, un fidèle. Marc semble m'avoir accepté. Parfois, il moque Adrien : "Il rêve d'entrer dans la scène, chez les snobs, d'aller chez Castel. Il se prend pour Proust." Nick Kent, bien sûr, et souvent, dont j'admirais le look et la démarche skieuse plus encore que les écrits. Lenny Kaye, si étonné de voir "tous ces Gene Vincent et tous ces Keith Richards" à Paris. Lester Bangs, qui voulait absolument un Coca-Cola et pour qui je partais chercher de la cocaïne ("Coke, please !", ça prête à confusion). Malcolm McLaren encore ami avec Marc et fourmillant de projets que le Z ne semblait guère prendre au sérieux. L'Open était un centre névralgique.

Ces voyages et ces aventures avec Marc ! Ce concert inoubliable de Slade, Dr Feelgood encore inconnus en banlieue, les Flamin' Groovies sur le parking d'un supermarché, les mêmes à Londres : pour le concert au Dingwalls et préparer la sortie de "Shake Some Action" ! Parfois, Pacadis nous rejoignait, Adrien semblait en disgrâce. Le punk se préparait dans l'ombre. Même s'il s'appelait encore pub rock.

“Genesis ? Moi ? Ici ? Jamais !”

MARC ZERMATI FOREVER

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

IL N'AVAIT PAS BEAUCOUP DE TEMPS À PERDRE avec les connards, tous ceux qu'il surnommait les bourricots. Marc Zermati était venu pour le rock. Le vrai. Celui d'Iggy et de Lemmy, celui des guerriers de la route et des aventuriers des décibels. Marc Z avait des idées uniques. Qu'aurions-nous fait sans lui ? Il faudrait retrouver et republier son Mes Disques à Moi : Zermati est le rocker français par excellence. Pied-Noir, il a rencontré le surréalisme avant l'initiation Hendrix de 1967. Bob Dylan est son autre idole. Dès 1972, il ouvre l'Open Market. Le Colette des rockers underground. Disques garage en import, comics de Crumb, disques pirates des Rolling Stones sous le comptoir, et plus si affinités. Marc Z publie notoirement des livrets pirates où l'on trouve les textes de Hendrix, Stones, Doors ce qui lui vaut un passage dans Pop 2... Alain Pacadis, Patrick Eudeline, moi-même... Nous encerclons l'Open Market, dont le vendeur s'appelle Yves Adrien. L'Open devient la Mecque rock underground. Les Frenchies ou Little Bob répètent à la cave. J'y rencontre Chrissie Hynde et Nick Kent. Une nuit, comme raconté dans mon livre “Rock”, Iggy Pop entre chez Marc par la fenêtre !

Manu militari

Marc qui héberge Nico. Défend avec opiniâtreté les Flamin' Groovies et Blue Öyster Cult. De passage avec les Variations, en 1974, Lester Bangs hallucine et décrète : “J'ai rencontré des Punques à Paris.” Zermati publie des disques précieux : “Grease” des Groovies, et surtout “Sky High”, une jam monumentale entre Jimi Hendrix et Jim Morrison. Suit un pirate de Lou Reed à Amsterdam. Zermati trouve le titre : “Rock And Roll Animal”. Lou saura s'en souvenir... Joli coup. Marc l'activiste est fier. Il fait avancer l'affaire. Mais surtout, Zermati va publier un album live d'Iggy And The Stooges, “Metallic KO” document destroy qui devient la bande son des années punk. Un samedi de 1976, j'arrive rue des Lombards. Marc (qui m'aime bien) me harponne et me brandit le premier 45 tours des Sex Pistols, “Anarchy In The UK”, pressage EMI, pochette noire. Un client s'approche et lui demande s'il aurait des disques de Genesis par hasard. C'est manu militari et à coups de pieds au cul que Marc sort le type de sa boutique. “Genesis ? Moi ? Ici ? Jamais ! Dégage, connard, hors de

ma vue !!!” On a vu plus commerçant. Mais revenons à ce bonhomme qui nous a tant appris et tant donné... Ancien de la bande du Drugstore, Zermati était donc un dandy raffiné, total. Le Des Esseintes punk. Il aimait le rock, mais idolâtrait mocassins blancs, foulards de soie, boots Beatles et bagues têtes de mort. Je l'avais emmené voir Kim Fowley lors de sa première venue à Paris. Fowley s'était fâché tout rouge. Oui, Marc avait oublié de prévenir le chanteur d'un repressage de son album Skydog... Ça, c'était le côté sombre de Marc. Mais rappelons que, le premier, Marc avait branché Paris sur ses réseaux de Londres (Larry Debay) et Amsterdam. Marc ferme l'Open Market en 1977. Il abandonne la rue à Harry Cover et entreprend d'organiser des concerts. A commencer par les Groovies à l'Olympia ! Puis Dr Feelgood, Ducks Deluxe, Eddie And The Hot Rods, Ramones/ Talking Heads, Cramps. Il publie des 45 tours de Motörhead (“White Line Fever”) et des Damned (“New Rose”). Le 21 août 1976, il organise avec Pierre Thiollay et Larry Debay le premier festival punk de Mont-de-Marsan. Les artistes anglais débarquent en bus, ils arrivent tous ensemble de Londres. Le récit du voyage avec Damned, Hot Rods, Sean Tyla et Gorillas dans le même bus pendant vingt heures est devenu un épisode de la légende du punk anglais. D'autant qu'à Londres, un clandestin est monté à bord du bus : Ian Curtis, futur chanteur de Joy Division... Le public ne vient pas, mais l'Histoire s'écrit, jubilatoire. Un mois plus tard, Malcolm McLaren organise son propre festival punk au Club 100... A Paris, le 28 mars 1977, c'est la Nuit Punk du Palais Des Glaces qui est la très grande réussite du Zermati promoteur : Stinky Toys, Police, Jam, Damned, Generation X... qui fera jamais mieux ? Mais le groupe qu'adule Marc, c'est Clash. Il le fait jouer au Bataclan et l'invite ensuite à dîner à la Coupole. Je suis là. Invité par Marc. Dès que j'arrive, Mick Jones, qui me trouve le cheveu bien long, cherche la bagarre. Marc intervient. Calme le bouillant Clash. Lui explique que j'ai écrit une mégabonne chronique du premier album... Mick Jones va devenir un pote et Marc le représentant de Big Audio Dynamite. Il les amène à la Cigale pour un concert anniversaire des Enfants Du Rock. Le chèque du groupe n'est pas prêt. Marc joue le bras de fer et exige le cachet avant que le groupe joue une note. Seul en scène, en direct, je suis au bord du gouffre quand la grande

Catherine Ringer me sauve la vie ! Sautant sur scène, elle chante “La Jalousie” a capella pendant que Marc compte les billets, sous nos yeux, dans la coulisse. Crise de rire ! Tournant avec son acolyte Johnny Thunders, Zermati avait découvert le Japon avant tout le monde et en était devenu le spécialiste. Relisez dans Rock&Folk numéro 441 (2004) le récit de nos aventures avec Zermati et les Stooges au pays du Soleil-Levant... Marc connaissait Tokyo comme sa poche. Tour manager renommé, il avait servi de mentor aux Dogs, puis à des artistes divers et variés, Daft Punk ou Sonic Youth, tant d'autres... Prosélyte, sans trêve ni relâche, il passait le mot et essayait de faire tourner en France The Michelle Gun Elephant, Guitar Wolf, 54 Nude Honeys. Tous ces rockers japonais idolâtraient Marc et le couvraient de présents lors de ses passages à Tokyo. Il me racontait sa découverte de la cité des glaces d'Abashiri, où il s'était baladé avec Johnny Thunders, avant de prendre un avion pour Bangkok et claquer tout le fric de la tournée en femmes et en opiacés... Ses histoires de dope rempliraient un livre. Connaissant le hachich depuis toujours (il était né à Alger) il avait tout essayé, LSD-25, speed, opiacés. Revenu de tout, il fumait uniquement du hachich depuis les années 90, et avait même arrêté ça aussi depuis deux ans. Sa santé déclinant, il se battait et prétendait retrouver des forces à la campagne, en Normandie. En 2001, il avait découvert qu'il avait une fille de 25 ans, née d'une folle nuit d'après concert seventies. Cette révélation tardive a été racontée par Virginie Despentès dans “Teen Spirit”.

Ce cœur lâcheur

Ici, je voudrais présenter quelque chose comme des excuses posthumes à Marc Z : pendant des années, mon pote s'est plaint d'un mal au cœur terrible. Il racontait ça. Il savait que ça n'allait pas. Or, les médecins ne trouvaient rien. Marc se plaignait. Comme beaucoup, j'avais fini par le croire hypocondriaque. Il n'en était rien. Il a fini par en mourir, de ce cœur lâcheur, à l'aube, le matin du 13 juin. Selon mon téléphone, j'ai parlé à Marc pour la dernière fois le 6 juin, à 11 h 11. Il avait une voix d'outre-tombe. On a parlé du prochain Dylan, qu'il attendait, et convenu que ça serait sympa de se voir bientôt, autour de nos anniversaires communs du 19 et 21 juin. Et puis l'appel du 13, et l'affreuse nouvelle. Merci Marc. Pour tout. La bise au parrain. ★

LOVE & ROCK

PAR VINCENT HANON

QU'ON LE VEUILLE OU NON, ZERMATI ÉTAIT LÀ DEPUIS LE DÉBUT. Il a servi de catalyseur ici. Certains ont parlé avec justesse du glorieux KO métallique des débuts : l'Open Market, le festival de Mont-de-Marsan, le label Skydog. Iggy And The Stooges, le dernier live cataclysmique, mythique. "Grease" des Flamin' Groovies, "Thunder Express" de MC5... Ses débuts à Paris dans une galerie d'art où il avait croisé les chemins surréalistes de Max Ernst, Joan Miró ou Vince Taylor, époque durant laquelle il avait aussi fait partie de la bande du Drugstore. Ses amitiés avec Johnny Thunders, Jerry Nolan, Nico, Fabienne Shine de Shakin' Street. Les succès du punk et les grandes heures du Gibus, les frères Taïeb, la poudre et la zonzon... Tous ces groupes qu'il avait fait tourner ou couvés : The Only Ones, Prisoners, 54 Nude Honeys... Plus connu outre-Manche et au Japon qu'en un pays où il estimait qu'on se rallie trop facilement aux médiocres, il qualifiait souvent ses compatriotes de "Francaouis" (ces Français de France, selon le dictionnaire pied-noir). Zermati n'était ni consensuel, ni musicien pour deux ronds, mais il avait du pif,

vécu en 1966 du côté d'Ibiza, expérimenté avec le LSD, avant de revenir à Paris en Mai 68 (!) : il allait y devenir l'icône activiste qui contribuerait, et souvent contre son gré, à écrire une page essentielle de l'histoire interdite de la France. Je l'ai connu sur le tard, au début des années 90, quand je l'ai interviewé pour les ondes. On ne s'est jamais vraiment quittés depuis, même quand je suis parti vivre à l'autre bout du monde. Lui, qui était revenu de tous les voyages, m'avait encouragé à quitter la France. Au fil des ans, Marc était devenu un vrai copain, un ami, avec lequel j'ai passé des jours entiers à discuter, à organiser des virées avec Bebe Buell, John Sinclair, Roy Loney, Atom Rhumba... Cet amateur éclairé de bebop écoutait DylanRadio jour et nuit. Il ne parlait pas seulement sexe, drogues et rock'n'roll, mais surtout d'Alger et d'Albert Camus (qu'il adorait), partageant avec jubilation sa vision moderniste, dadaïste et outrageusement anti-art du milieu. Zermati passait un coup de fil par semaine qui durait des heures : une parmi tant d'autres de ces conversations où il était généralement en boule. Vrai qu'il pouvait être

chiant, ramenant régulièrement beaucoup de choses à lui, au point que beaucoup de ses amis l'avaient lâché. Son honnêteté était une affaire de poids et de mesure — ça faisait aussi partie du personnage, de son charme de dandy passionné. C'était comme ça, il fallait l'accepter. Quoi qu'on en dise, Marc n'avait qu'une idée en tête : faire avancer le rock'n'roll, qu'il n'avait cessé de voir comme une redoutable arme contre-culturelle lors de son passage sur cette terre. Il avait souvent tout pigé avant tout le monde, et su rester infréquentable pour les bobos. Un visionnaire que la polémique excitait, qui adorait les fleurs et les femmes. Il est regrettable qu'on n'ait jamais pu finir, lui et moi, le livre de souvenirs qu'il voulait qu'on écrive à quatre mains. Sa capacité cardiaque, des aléas de santé et le foutu confinement en ont décidé autrement. Quatre jours avant de claquer une dernière fois la lourde, cette fois pour de bon, il s'est fendu d'un des appels téléphoniques dont il avait le secret : il voulait s'installer en Normandie, avec son amie, Paris c'était plus la peine. Et puis le téléphone a cessé de sonner. Adieu Marc. ★

Plus encore que de rock'n'roll, j'aimais parler avec Marc de son enfance, de l'Algérie, du Drugstore, de cette bande légendaire dont il fut un des éminents acteurs

Les Subterraneans de Nick Kent ne seraient pas à l'affiche, Asphalt Jungle non plus, et Malcolm McLaren, selon Marc, pouvait bien "garder son groupe de daube" : Mont-de-Marsan, premier festival punk s'annonçait. Heureusement, il y avait les Damned, dont le "Help" trônait à la boutique. Marc Zermati avait un caractère, disons, entier. Il était facile de se fâcher avec lui. Tous ses amis ont connu cela. Marc, présent avant tout le monde, avant Jake Riviera ou McLaren, qui avait aidé ceux-ci lors de leurs débuts (ne dit-on pas — il se raconte tant de choses — que c'est grâce à un deal de coke heureux et fomenté par Marc que Stiff a pu exister ?) aurait pu, aurait dû, devenir un géant du business rock mondial, en ces années 80 naissantes. Le mogul punk, qui coupe, bat et distribue le jeu de cartes. Lui, qui avait ouvert toutes les portes. Mais il n'était pas tous les jours facile. Jean-Bernard Hebey, vieil ami du Drugstore, renâclait à programmer les disques produits par Marc sur sa radio. Celui-ci alla un jour rendre visite à RTL, où officiait Hebey. Força le passage, entra en trombe et renversa son bureau sur la tête du dit Jean-Bernard. Bon, cela fait rire, certes. Mais cela peut faire peur. Aussi. Les Sex Pistols ne seraient pas non plus à l'affiche du second Mont-de-Marsan. Oui, on pouvait se fâcher avec lui pour des bêtises. Cela a dû m'arriver dix fois. Nous nous sommes toujours réconciliés. Plus encore que de rock'n'roll, j'aimais parler avec Marc de son enfance de jeune Pied-Noir, de l'Algérie, du FLN, comme de son arrivée en France, du Drugstore,

de cette bande légendaire dont il fut un des éminents acteurs, en costume blanc évidemment. Il pouvait parler jazz ou littérature.

En 1977, c'est avéré. Il n'y a plus d'Open Market mais Marc est le parrain de ce punk qui explose, il traite avec Iggy — dont il a sorti le légendaire et bordélique "Metallic KO" —, propose des disques inédits de Kim Fowley, des Groovies évidemment, des semi-bootlegs de Lou Reed et manage Clash avec Bernie Rhodes. Tout le punk français lui doit révérence. Et je sors, entre autres morceaux sur des compilations — un 45 tours chez lui, sur Skydog. Enregistré au studio de Star's Music, la boutique d'instruments de musique à Pigalle. Avec les claquements de mains de Marc ! Lui qui connaissait si bien la musique était incapable d'en jouer et c'était une blessure secrète. Tous ses amis le savaient. Tycoon du punk, certes. Mais son nom reste dans l'underground et le début des eighties n'est pas une période souriante. De plus, Marc a des problèmes d'héro. Il se fait prendre et tombe. *Free Marc Zermati !*

Au milieu des eighties, il relance Skydog. Sous le nom d'Underdog. Avec Dominic Lamblin, un pro qui avait travaillé avec les Rolling Stones et Ronnie Bird. Un solide. Nous avons même un disque en projet, et enregistrons une maquette. Hélas, les choses s'avèrent compliquées avec Lamblin. Celui-ci me promet le studio Rockpile et Dave Edmunds



(un rêve, évidemment), mais Marc m'assure que nous n'avons pas besoin de Lamblin... Par fidélité, je l'écoute. Un peu plus tard, ma fiancée me quittait pour... Nick Kent, et Marc Zermati lui-même abritait leur amour naissant. Je me suis senti trahi, évidemment. Mais tout se pardonne. Et s'oublie.

Après le Rock Press Club, dont il était un invité récurrent, vint un temps où nous nous vîmes régulièrement. Quand Marc était à Paris, et non point à Uzès, en Espagne, au Japon, en Suisse, histoire d'échapper à ce pays qu'il ne supportait plus. On lui a beaucoup reproché, alors, d'avoir *tourné réac*. Il ne cachait aucun mot, refusait toute langue de bois et conseil de prudence. Il exagérait souvent en une époque qui ne pardonne aucune outrance, aucune déviance. Nous avons été, une fois encore fâchés. Quelqu'un lui avait dit que dans un de mes romans, je parlais mal d'un Zermati. C'était absolument faux, évidemment, mais Marc s'était emballé, sans lire l'objet du délit. Réconciliés, expliqués, nous nous fréquentons. Nous parlons de tout et de rien, nous cherchant des projets communs, comme cette revalorisation du rôle de la France dans l'explosion punk dont Marc (la compilation Soul Jazz) était l'instigateur. Grâce à lui, des disques étaient sortis. Il était infatigable, malgré les apparences, et toujours sur la brèche.

Les 20 ans du punk

C'ÉTAIT EN 1996. Philippe Manœuvre m'avait proposé d'écrire un livre sur les Sex Pistols pour la collection Rock&Folk-Albin Michel. J'avais interviewé le groupe au grand complet, ainsi que Malcolm McLaren, mais je voulais le témoignage de Zermati. Marc a refusé de me rencontrer, c'était les 20 ans du punk et il estimait s'être fait entuber par des journalistes anglais, donc il ne voulait plus en entendre parler, à moins d'être payé. Manœuvre et mon ami Tony Truant, qu'il adorait depuis qu'il avait managé les Dogs, ont finalement réussi à le convaincre de me recevoir. Deux heures avant d'aller chez lui, j'avais rendez-vous chez le photographe Dennis Morris. Je voulais qu'il me fasse découvrir quelques uns des disques de dub qu'il écoutait avec Johnny Rotten lorsqu'ils vivaient en colocation. Dennis me dit : *"Pour mieux comprendre, il faut fumer ça"*, et me sort un joint d'herbe superforte. Peu après, je prends mon Vespa GTR et me rends chez Marc. Il m'ouvre, méfiant, puis je fais littéralement un malaise à cause de la skunk de Dennis. Je suis vert de honte d'autant qu'il avait fallu des mois de négociations pour que je puisse finalement rencontrer la légende atrabilaire. Il n'en revient pas, m'allonge sur son canapé, me passe un gant d'eau froide sur le front, soupire, et me dit : *"Les rock critiques d'aujourd'hui, vous êtes vraiment des petits pédés..."* Finalement, j'ai retrouvé mes esprits, nous avons fait l'interview puis sommes devenus amis, en particulier lorsque je traitais ses disques dans la rubrique Rééditions. Comme le disait Marlene Dietrich dans *"La Soif Du Mal"* : *"He was some kind of a man"*.

Nicolas Ungemuth

Il voulut écrire avec moi. Et si nous parlions fringues ? C'était après tout en privé une de nos discussions préférées. Boots, pantalons à rayures, cols de chemise ! Je défrichais le terrain auprès des éditeurs. Hélas, aucun ne se montra vraiment intéressé. Je fis semblant de me désintéresser du projet. Et si je racontais son histoire ? Oui, bien sûr, j'acceptai ! Mais je voyais cela façon *enfant du siècle*, de l'Algérie au Drugstore, l'histoire des Pieds-Noirs, les fifties, le jazz cool et Elvis, FLN, révolution et light show Mandala. Oui, il avait tout traversé. Hélas, les éditeurs n'étaient pas vraiment impressionnés, là encore. Ne préférerais-je pas me lancer dans une bio d'Etienne Daho, d'Aubert ou Indochine ? Je me retirai donc. Mais Marc, je le sais, avait toujours cela dans un coin de sa tête. Laisser une trace, témoigner d'une vision. Récemment encore, il y avait un ou deux projets qui couraient. Un jour peut-être... Sinon, comment dire ? L'histoire du rock en France, de cette famille que j'ai davantage fréquentée que ma vraie famille, ressemble au roman d'Agatha Christie : *"Dix Petits Nègres"*, et on se demande quel sera le prochain sur la liste. Moi, je sais que je n'entendrai plus la voix de Marc au téléphone, que je n'aurais plus l'occasion de me fâcher avec lui et de me réconcilier une fois encore. C'est cela *le monde d'après*, dont on nous parle tant ? ★